

où il se faut conseiller soi-même. Il faut se sentir, et prendre sur soi certaines choses décisives, où l'on ne peut vous conseiller que faiblement.

La règle que le Sage donne pour les amitiés est admirable. « Séparez-vous de votre ennemi ; » ne lui donnez point votre confiance : « mais prenez garde à l'ami¹ ; » n'en épousez point les passions.

V^e PROPOSITION.

L'amitié doit supposer la crainte de Dieu.

« Un bon ami est un remède d'immortalité et de vie ; celui qui craint Dieu, le trouvera². » La crainte de Dieu donne des principes ; et la bonne foi se maintient sous ses yeux qui percent tout.

VI^e PROPOSITION.

Le caractère d'un homme d'État.

« Le conseil est dans le cœur de l'homme comme une eau profonde : l'homme sage l'éprouvera³. » On ne le découvre point, tant ses conduites sont profondes, mais il sonde le cœur des autres ; et on dirait qu'il devine, tant ses conjectures sont sûres.

Il ne parle qu'à propos ; car « il sait le temps et la réponse⁴. » Isaïe l'appelle Architecte⁵. Il fait des plans pour longtemps ; il les suit, il ne bâtit pas au hasard.

L'égalité de sa conduite est une marque de sa sagesse, et le fait regarder comme un homme assuré dans toutes ses démarches. « L'homme de bien dans sa sagesse demeure comme le soleil ; le fou change comme la lune⁶. » Le vrai sage ne change point ; on ne le trouve jamais en défaut. Ni humeur ni prévention ne l'altère.

VII^e PROPOSITION.

La piété donne quelquefois du crédit, même auprès des méchants rois.

Élisée disait à la Sunamite⁷ : « Avez-vous quelque affaire ? et voulez-vous que je parle au roi, ou au chef de la justice ? » L'impie Achab même, qui était ce roi, l'appelait, Mon père⁸.

« Hérode craignait saint Jean-Baptiste, sachant que c'était un homme saint et juste ; et quoiqu'il le tint en prison, il l'écoutait volontiers, et faisait beaucoup de choses à sa considération⁹. » A la fin pourtant on sait le trait

¹ Eccl. vi, 13.

² Ibid. 16.

³ Prov. xx, 5.

⁴ Eccl. viii, 5.

⁵ Is. iii, 3.

⁶ Eccl. xxvii, 12.

⁷ IV. Reg. iv, 13.

⁸ Ibid. vi, 21.

⁹ Marc. vi, 20.

tement qu'il lui fit. Et Achab en préparait un semblable à Élisée : « Que je sois maudit de Dieu, dit ce prince¹, si aujourd'hui la tête d'Élisée est sur ses épaules ! »

La religion se fait craindre à ceux-là même qui ne la suivent pas : mais la terreur superstitieuse qui est sans amour, rend l'homme faible, timide, défiant, cruel, sanguinaire ; et tout ce que veut la passion.

VIII^e PROPOSITION.

La faveur ne voit guère deux générations.

Quels plus grands services que ceux de Joseph ? Il avait gouverné l'Égypte quatre-vingts ans avec une puissance absolue, et avait eu tout le temps de s'affermir lui et les siens. « Cependant il vint un nouveau roi qui ne connaissait pas Joseph². » Le prince oublia que l'État lui devait non-seulement sa grandeur, mais encore son salut ; et il ne songea plus qu'à perdre ceux que son prédécesseur avait favorisés.

IX^e PROPOSITION.

On voit auprès des anciens rois un conseil de religion.

S'il fallait parler ici du ministère prophétique, nous avons vu Samuel auprès de Saül, l'interprète des volontés de Dieu³. Nathan, qui reprit David de son péché, entra dans les plus grandes affaires de l'État⁴.

Mais, outre cela, nous connaissons un ministère, plus ordinaire, puisque Ira est nommé « le prêtre de David⁵. » Zabud était celui de Salomon ; et il est appelé « l'ami du roi⁶ : » marque certaine que le prince l'appelait à son conseil le plus intime ; et sans doute principalement en ce qui regardait la religion et la conscience.

On peut rapporter en cet endroit le conseil du Sage⁷ : « Ayez toujours avec vous un homme saint, dont l'âme revienne à la vôtre, et qui, voyant vos chutes (secrètes) dans les ténèbres, les pleure avec vous, » et vous aide à vous redresser.

¹ IV. Reg. vi, 31.

² Exod. i, 8, 9, 10.

³ I. Reg. x, xi, xii, xiii, xv, xvi.

⁴ III. Reg. i, 10, 12, 23, 24.

⁵ II. Reg. xx, 26.

⁶ III. Reg. iv, 5.

⁷ Eccl. xxxvii, 15, 16.

ARTICLE V.

De la conduite du prince dans sa famille ; et du soin qu'il doit avoir de sa santé.

PREMIÈRE PROPOSITION.

La sagesse du prince paraît à gouverner sa famille, et à la tenir unie pour le bien de l'État.

Nous avons déjà remarqué que « les fils de David étaient les premiers sous la main du roi¹, » pour exécuter ses ordres. Ils sont nommés, dans les Septante, Aularques, c'est-à-dire, princes de la Cour, pour la tenir tout unie aux intérêts de la royauté.

Pour mettre la paix dans sa famille, il régla la succession en faveur de Salomon, ainsi que Dieu l'avait ordonné par la bouche du prophète Nathan². La règle était de la donner à l'aîné³, si le roi n'en ordonnait autrement. Et c'est encore la coutume des rois d'Orient.

L'indulgence de David, « qui ne voulut point contrister Amnon, son fils aimé⁴, » celui qui viola Thamar, sa sœur, est reprise dans l'Écriture. Il souffrit aussi trop tranquillement les entreprises d'Absalon, qui était devenu l'aîné, et qui voulut envahir le trône. Mais Dieu le voulait punir ; et sa facilité, suivie d'une rébellion si affreuse, laissa un terrible exemple à lui et à tous les rois qui ne savent pas se rendre maître de leur famille.

Ainsi, quoiqu'il eût encore une excessive indulgence pour Adonias, qui était l'aîné après Absalon, dès qu'il sut qu'il en abusait jusqu'à prétendre au royaume, contre sa disposition expresse et déclarée, et qu'il avait dans ses intérêts contre Salomon les princes ses frères, avec la plupart des grands du royaume, il détruisit la cabale dans sa naissance, en faisant au lit de la mort sacrer son fils Salomon, et donna la paix à l'État⁵.

On sait les derniers ordres qu'il laissa au roi son fils, pour le bien de la religion et des peuples. A ce moment, Dieu lui inspira ce divin psaume, dont le titre est, Pour Salomon, qui commence par ces beaux mots⁶ : « O Dieu, donnez votre jugement au roi et votre justice au fils du roi ! » Tout n'y respire que paix, abondance, bonheur des pauvres soulagés sous la protection et la justice du nouveau roi, qui en devait abattre les oppresseurs. C'est l'héritage qu'il laisse à son fils, et à tout son peuple, en leur promettant un règne heureux.

¹ Paralip. xviii, 17.

² II. Reg. vii, 12, 13 et seq.

³ III. Reg. i, 5, 6 ; et II, 15, 22.

⁴ II. Reg. xiii, 21.

⁵ III. Reg. i, 6, 9 et seq.

⁶ Ps. lxxxi.

Il y avait déjà longtemps qu'on lui avait dédié le psaume intitulé : « Pour le bien-aimé¹, » où les enfants de Coré virent en esprit le règne de Salomon, où florissait la paix. Salomon y est exhorté « à la vérité, à la douceur et à la justice². » C'étaient les souhaits de David ; et c'est par là que son règne devait figurer celui du Messie, qui était le vrai fils de David.

Pour ne rien omettre, la reine, fille du roi Pharaon, destinée à Salomon pour épouse, y est marquée ; et sous le nom de David, on lui adressait ces paroles³ : « Écoutez ma fille, et voyez, et oubliez votre peuple, et la maison de votre père, » toute royale et tout éclatante qu'elle est, et épousez les intérêts de la famille où vous entrez. Vous en serez récompensée « par l'amour du roi, qui sera « épris de vos beautés⁴ ; » et vous trouvera encore plus belle et plus ornée au dedans qu'au dehors. C'est ainsi qu'Israël intruisait ses reines, comme ses rois, par la bouche de David.

C'est cette reine, si parfaite et si aimable, sous la figure de qui Salomon a chanté l'époux et l'épouse, et les délices de l'amour divin. Ce roi magnifique la traita selon son mérite, et selon sa naissance. Il lui bâtit un palais superbe. Quoiqu'elle sût que, selon la coutume de ces temps, il y eût pour la magnificence de la cour, « soixante reines, et un nombre infini de femmes et de jeunes filles⁵ ; » elle sentit que seule elle avait le cœur. Elle était la Sunamite, « l'unique par faite, que les reines et toutes les autres louaient⁶. » Cette reine, sans s'enorgueillir de ces avantages, se laissait conduire au sage roi son époux, et entra dans son esprit en lui disant : « Je vous mènerai dans « le cabinet de ma mère : là vous m'enseignerez⁷, » par de douces insinuations. Et encore : « Ceux qui « sont droits vous aiment⁸. » On n'est digne de vous aimer que lorsqu'on a le cœur droit ; et vous aimer, c'est la droiture.

De semblables instructions avaient fait imiter à Bethsabée, mère de Salomon, la pénitence de David. Et c'est dans cet esprit qu'elle parlait en ces termes à son fils⁹ : « Que vous dirai-je, mon bien-aimé de mes entrailles, et le cher objet de mes vœux ? O mon fils, ne donnez point aux femmes vos richesses ; les rois se perdent eux-mêmes en les voulant enrichir. Ne donnez point, ô Lamuel (c'est ainsi qu'elle appelle Salomon), « ne donnez point de vin aux rois, parce qu'il

¹ Ps. xlvii.

² Ibid. 5.

³ Ibid. 11.

⁴ Ibid. 12.

⁵ Cant. vi, 7.

⁶ Ibid. 8.

⁷ Cant. viii, 2.

⁸ Ibid. i, 3.

⁹ Prov. xxxi, 2, 3, 4, 5.

« n'y a point de secret où règne l'ivresse; de peur « aussi qu'ils n'oublient les jugements droits, et « ne changent la cause du pauvre. » C'est après ces belles paroles qu'elle fait l'image immortelle de la « femme forte, digne épouse des sénateurs « de la terre ¹. »

Salomon lui-même a rapporté ces paroles de sa mère, et les a voulu consacrer dans un livre inspiré de Dieu, avec ce titre à la tête : « Paroles « du roi Lamuel. C'est la vision dont sa mère l'a « instruit ². » Il ne faut donc pas s'étonner s'il a si souvent répété dans tout ce livre ³ : « Écoutez les « enseignements de votre père. » Et ailleurs ⁴ : « J'ai été son fils tendre et bien-aimé, et l'unique « de ma mère. Elle m'enseignait, et me disait : « Mon fils, aimez la sagesse. » Et ailleurs ⁵ : « Con- « servez, mon fils, les préceptes de votre père; « et n'abandonnez pas les conseils de votre mère. » Pour inspirer l'amour de la sagesse, Salomon faisait concourir dans ce divin livre les préceptes de son père et de sa mère; les uns plus forts, les autres plus affectueux et plus tendres; et tous les deux faisant dans le cœur des impressions profondes.

S'il faut remonter plus haut, Job, qui était prince en son pays, tenait sa famille unie. « Il « avait sept fils et trois filles. Chacun de ses fils « avait son jour pour traiter toute la famille dans « sa maison. Les frères y conviaient leurs sœurs. » Le soin de Job « était de les bénir tous quand le « tour était passé, et d'offrir des holocaustes pour « chacun d'eux, de peur, disait-il, que mes en- « fants (dans leur joie) n'aient peut-être offensé « le Seigneur. Ainsi faisait Job tous les jours de « sa vie ⁶. »

Les princes, comme les autres, tenaient leurs enfants, et jusqu'à leurs filles, toujours prêts à immoler leur vie pour le salut du pays.

La fille unique de Jephté, juge souverain d'Israël, voyant arriver son père « qui déchirait ses « habits à sa vue, lui parla en cette sorte ⁷ : Mon « père, si vous avez ouvert votre bouche au Sei- « gneur (par quelque vœu qui me soit fatal), faites de « moi tout ce que vous avez promis. C'est assez « pour nous, que vous ayez remporté la victoire « sur vos ennemis. » Elle se trouva si bien préparée, qu'elle perdit la vie sans qu'il lui en coûtât un soupir, et laissa un deuil immortel à toutes les filles d'Israël.

Jonathas eût éprouvé le même sort. Et encore

¹ Prov. xxxi, 10, 23.

² Ibid. 1.

³ Ibid. 1, 8.

⁴ Ibid. iv, 3, 4.

⁵ Ibid. vi, 20.

⁶ Job. 1, 2, 4, 5.

⁷ Jud. xi, 35, 36 et seq.

qu'il eût regret à la vie, il allait être sacrifié, si le peuple ne l'eût arraché des mains de son père Saül ¹.

II^e PROPOSITION.

Quel soin le prince doit avoir de sa santé.

« Asa fut malade, à la trente-neuvième année « de son règne, d'une violente douleur des pieds. « Et dans son infirmité, il ne mit pas tant sa con- « fiance au Seigneur son Dieu, que dans l'art des « médecins. Et il mourut deux ans après, à la « quarante et unième année de son règne ². »

Dieu n'a pas condamné la médecine, dont il est l'auteur. « Honorez, dit-il ³, le médecin, à « cause de la nécessité; car c'est le Très-Haut « qui l'a créé. La médecine vient de Dieu, et elle « aura les présents des rois. La science du mé- « decin le relèvera; et les grands la loueront à « l'envi. Le Seigneur a créé les médicaments; et « l'homme sage ne s'en éloignera pas. Dieu les a « faits pour être connus; et le Très-Haut en a « donné la connaissance aux hommes, pour dé- « couvrir ses merveilles. » Si vous trouvez que ces connaissances vont lentement, et qu'on n'in-vente pas assez de remèdes pour vaincre tous les maux, il s'en faut prendre au fonds inépuisable d'infirmité qui est en nous. Cependant le peu qu'on découvre doit aiguïser l'industrie.

Dieu veut donc que l'on se serve de la médecine, « et de l'étude des plantes, qui adoucissent « les maux par des onctions salutaires; et ces « heureuses inventions croissent tous les jours ⁴, » par les nouvelles découvertes que l'expérience nous fait faire.

Ce que le Seigneur défend, c'est d'y mettre sa confiance, et non pas en Dieu, qui seul bénit les remèdes, comme il les a faits, et en dirige l'usage. « Mon fils, ne négligez pas votre santé, et « ne vous méprisez pas vous-même. Priez le « Seigneur, qui vous guérira. Éloignez-vous du « péché (dont votre mal est le vengeur). Multi- « pliez vos offrandes, et donnez lieu au méde- « cin; car c'est le Seigneur qui l'a créé (et qui « vous le donne). Qu'il ne vous quitte pas, parce « que son secours vous est nécessaire ⁵. »

Gardez-vous bien de le mépriser, à la manière de ceux qui, parce qu'il n'est pas un dieu, qui ait la vie et la santé à la main, en dédaignent le travail. « Le temps viendra que vous aurez « besoin de son secours ⁶; » et vous serez étonné de l'effet d'une main hardie et industrieuse.

¹ I. Reg. xiv, 43, 44, 45.

² II. Paralip. xvi, 12, 13.

³ Eccl. xxxviii, 1, 2 et seq.

⁴ Ibid. 7.

⁵ Ibid. 9, 10, 11, 12.

⁶ Ibid. 13.

ARTICLE VI ET DERNIER.

Les inconvénients et tentations qui accompagnent la royauté; et les remèdes qu'on y doit apporter.

PREMIÈRE PROPOSITION.

On découvre les inconvénients de la puissance souveraine, et la cause des tentations attachées aux grandes fortunes.

Il n'y a point de vérité, que le Saint-Esprit ait plus inculquée, dans l'histoire du peuple de Dieu, que celle des tentations attachées aux prospérités et à la puissance.

Il est écrit du saint roi Josaphat, que « son « royaume s'étant affermi en Juda, et sa gloire et « ses richesses étant au comble, son cœur prit « une noble audace dans les voies du Seigneur, « et il entreprit de détruire les hauts lieux et les « bois sacrés ¹, » où le peuple sacrifiait : ce qui avait été vainement tenté par les pieux rois qui l'avaient précédé.

C'est là en effet le sentiment véritable que la puissance devrait inspirer. Mais tous les rois ne ressemblent pas à Josaphat.

« Le royaume de Roboam, fils de Salomon, « s'étant affermi (par le retour de plusieurs des « dix tribus séparées, et par d'autres heureux « succès), il abandonna la loi du Seigneur, et « tout Israël avec lui ². »

Amasias victorieux d'Idumée, en adora les dieux ³ : tant les grands succès, qui augmentent la puissance, dérèglent le cœur.

Ozias, un si grand roi, et si religieux, « enflé « pour sa perte (par ses grands succès, et par sa « puissance), négligea son Dieu, et voulut offrir « l'encens, menaçant les prêtres ⁴, » dont il usurpait l'honneur.

Le saint roi Ézéchias se défendit-il du plaisir d'étaler sa gloire et ses richesses aux ambassadeurs de Babylone avec une ostentation que Dieu condamna par ces dures paroles d'Isaïe ⁵ : « Le « jour viendra que tous ces trésors seront trans- « portés à Babylone (à qui tu les as montrés avec « tant de complaisance), sans qu'il en demeure « ici la moindre parcelle. » Tout allait bien pour ce prince « à la réserve de la tentation arrivée à « l'occasion de cette ambassade : et Dieu la per- « mit pour découvrir tous les sentiments de son « cœur, et l'orgueil qui s'y tenait caché ⁶. »

Cette sentence fait trembler. Dieu ordonne la magnificence dans les cours, comme nous l'avons

¹ II. Paralip. xvii, 5, 6.

² Ibid. xi, 17; xii, 1.

³ Ibid. xxv, 14.

⁴ Ibid. xxvi, 1, 16 et seq.

⁵ IV. Reg. xx, 16, 17.

⁶ II. Paralip. xxxii, 31.

démontré : Dieu a horreur de l'ostentation et la foudroie, sans la pardonner à ses serviteurs. Quelle attention ne doit pas avoir un roi pieux; quelle réflexion profonde ne doit-il pas faire sur la périlleuse délicatesse des tentations dont nous parlons!

Saint Augustin se fondait sur ces exemples, lorsqu'il a dit qu'il n'y a point de plus grande tentation, même pour les bons rois, que celle de la puissance : *Quanto altior, tanto periculosior* ¹.

Saül fut choisi de Dieu pour être roi, sans qu'il y pensât, et nous avons vu ailleurs, dans le temps qu'on l'élevait, qu'il se tenait caché dans sa maison ². Et néanmoins il succomba à la tentation de la puissance, en désobéissant aux ordres de Dieu, et épargnant Amalec; en offrant le sacrifice sans attendre Samuel : peut-être dans la jalousie de régner en maître absolu, pour secouer un joug importun; et enfin en persécutant à toute outrance, dans tous les confins du royaume, David, le plus fidèle de ses serviteurs ³.

Qu'arriva-t-il à David lui-même, et jusques à quel excès succomba-t-il à la tentation de la puissance? Encore fit-il pénitence, et couvrit-il son ignominie par ce bon exemple. Mais Dieu n'a pas voulu que nous eussions une connaissance certaine d'une conversion semblable dans Salomon, son fils, qui a été premièrement le plus sage de tous les rois; et ensuite dans sa mollesse, le plus corrompu et le plus aveugle. La tentation de la puissance le plongea dans ces faiblesses. Il adora jusques aux dieux des femmes qui lui avaient dépravé le cœur; et les énormes dépenses qu'il lui fallut faire en contentant leur ambition, et en leur érigeant tant de temples, jetèrent un si bon roi dans les oppressions qui donnèrent lieu sous son fils à la division de la moitié du royaume.

Aveuglé par la tentation de la puissance, Nabuchodonosor se fit dieu, et ne prépara que des fournaies ardentes à ceux qui refusaient leurs adorations à sa statue ⁴. C'est lui qui, séduit par sa propre grandeur, n'adora plus que lui-même. « N'est-ce pas là, disait-il ⁵, cette grande Babylone, « que j'ai faite par ma puissance, et pour la mani- « festation de ma gloire? » Babylone, qui voyait le monde entier sous sa puissance, disait dans l'égarément de son orgueil : « Je suis, et il n'y a que « moi sur la terre. » Et encore : « Je suis reine, la « maîtresse éternelle de l'univers; je ne serai « jamais veuve ni seule, mon empire ne périra « jamais ⁶. »

¹ August. Enarr. in Ps. cxxxvii, n° 9, t. iv, col. 1529.

² I. Reg. x, 2, 3, 9, 22, 23.

³ Ibid. xv, 8, 9, 13, 14; xvii, 8, 9; xviii, xix, xx et seq.

⁴ Dan. iii.

⁵ Ibid. iv, 2, 26, 27.

⁶ Is. xlvi, 7, 9.

Un autre roi disait en lui-même, plutôt par ses sentiments et par ses œuvres, que par ses paroles¹ : « Le fleuve est à moi, et je me suis fait moi-même; j'ai fait ce grand fleuve, qui m'apporte tant de richesses. » C'est ce que disent les rois superbes, lorsqu'à l'exemple d'un Pharaon, roi d'Égypte, ils se croient arbitres de leur sort, et agissent comme indépendants des ordres du ciel, qu'ils ont oubliés.

Un Antiochus, ébloui de sa puissance, qu'il croyait sans bornes, « éleva sa bouche contre le ciel; et, attaquant le Très-Haut par ses blasphèmes, il en voulut écraser les saints, et éteindre le sacrifice.² » On le voit paraître en son temps, comme un homme qui ne croit rien impossible à sa puissance: car « il croyait pouvoir voguer sur la terre; et marcher sur les flots de la mer³. » Ainsi son audace entreprenait tout, et il voulait que le monde n'eût point d'autre loi que ses ordres. Cependant il était l'esclave d'une femme, qu'il appela Antiochide, de son nom, et vit des peuples entiers se révolter contre lui, parce qu'ils étaient la proie d'une impudique, à qui le roi donnait ses provinces⁴.

Hérode, sur un trône auguste, et revêtu des habits royaux, pendant qu'il parlait se laissa flatter des acclamations du peuple qui lui criait : « Ce sont les paroles d'un dieu et non pas d'un homme; » et mérita d'être « frappé en ce moment par un ange, en sorte qu'il mourut mangé des vers⁵. » Comme si Dieu, qu'il oubliait, lui eût voulu dire, ainsi qu'à cet autre roi⁶ : « Diras-tu encore : Je suis un dieu; toi qui es un homme, et non pas un dieu, sous la main qui te donne la mort » en t'envoyant une si étrange maladie?

Voilà les effets funestes de la tentation de la puissance : l'oubli de Dieu, l'aveuglement du cœur, et l'attachement à sa volonté; d'où suivent des raffinements d'orgueil et de jalousie, et un empire des plaisirs qui n'a point de bornes.

Cela fut ainsi dès l'origine. Et aussitôt qu'il y eut des puissances absolues, on craignit tout de leurs passions : « Abraham dit à Saraï, sa femme⁷ : « Vous êtes belle; quand les Égyptiens vous verront, ils diront : C'est sa femme, et ils me tuent pour vous avoir. Dites que vous êtes ma sœur (comme elle l'était aussi en un certain sens). » Pharaon fut bientôt instruit de la beauté de Saraï, et Abraham reçut un bon traitement pour l'amour d'elle, et on lui donna des troupeaux et des

¹ Ezech. XXIX, 3, 9.

² Dan. VII, 25; VIII, 11, 12.

³ II. Mach. V, 21.

⁴ Ibid. IV, 30.

⁵ Act. XII, 22, 23.

⁶ Ezech. XXVIII, 9, 23.

⁷ Gen. XII, 11, 12 et seq.

« esclaves en abondance; et on enleva sa femme dans la maison de Pharaon. » Il en arriva autant à Abraham chez un autre roi, c'est-à-dire, chez Abimélech, roi de Gérare dans la Palestine¹. Et on voit que depuis l'établissement de la puissance absolue il n'y a plus de barrière contre elle, ni d'hospitalité qui ne soit trompeuse, ni de rempart assuré pour la pudeur, ni enfin de sûreté pour la vie des hommes.

Avouons donc de bonne foi, qu'il n'y a point de tentation égale à celle de la puissance; ni rien de plus difficile que de se refuser quelque chose quand les hommes vous accordent tout et qu'ils ne songent qu'à prévenir ou même à exciter vos désirs.

II^e PROPOSITION.

Quels remèdes on peut apporter aux inconvénients proposés.

Il y en a qui, touchés de ces inconvénients, cherchent des barrières à la puissance royale. Ce qu'ils proposent comme utile, non-seulement aux peuples, mais encore aux rois, dont l'empire est plus durable quand il est réglé.

Je ne dois point entrer ici ni dans ces restrictions, ni dans les diverses constitutions des empires et des monarchies. Ce serait m'éloigner de mon dessein. Je remarquerai seulement ici, premièrement, que Dieu, qui savait ces abus de la souveraine puissance, n'a pas laissé de l'établir en la personne de Saül, quoiqu'il sût qu'il en devait abuser autant qu'aucun roi : secondement, que si ces inconvénients devaient contraindre le gouvernement jusqu'au point que l'on veut imaginer, il faudrait ôter jusqu'aux juges choisis tous les ans par le peuple, puisque la seule histoire de Susanne suffit pour montrer l'abus qu'ils ont fait de leur autorité.

Sans donc se donner un vain tourment à chercher dans la vie humaine des secours qui n'aient pas d'inconvénient, et sans examiner ceux que les hommes ont inventés dans les établissements des gouvernements divers, il faut aller à des remèdes plus généraux, et à ceux que Dieu lui-même a ordonnés aux rois, contre la tentation de la puissance, dont la source est dans ce principe.

III^e PROPOSITION.

Tout empire doit être regardé sous un autre empire supérieur et inévitable, qui est l'empire de Dieu.

« Écoutez-moi, rois; entendez, juges de la terre; apprenez votre devoir : prêtez l'oreille, vous qui contenez la multitude et qui vous plaisez à vous voir environnés des troupes des peuples. C'est le Seigneur qui vous a donné la puis-

¹ Gen. XX, 11, 12.

V^e PROPOSITION.

Dieu fait des exemples sur la terre : il punit par miséricorde.

« Le prophète Nathan dit à David¹ : Vous êtes cet homme coupable dont vous venez de prononcer la condamnation (dans la parabole de la brebis). Et voici ce que dit le Seigneur : Je vous ai fait roi sur mon peuple d'Israël; je vous ai donné la maison de votre seigneur avec tous ses biens : pourquoi donc avez-vous méprisé la parole du Seigneur, pour faire mal à ses yeux, en répandant le sang d'Urie, en lui ôtant sa femme, et le tuant par l'épée des enfants d'Ammon? Pour cela l'épée ne se retirera point à jamais de votre maison, parce que vous m'avez méprisé. Et voici ce que dit le Seigneur : Je susciterai le mal dans votre maison : vos femmes vous seront enlevées à vos yeux; vous les verrez entre les mains de celui qui vous touchera de plus près (de votre propre fils), aux yeux du soleil. Car vous l'avez fait en secret; mais moi j'accomplirai cette parole à la vue de tout Israël, et à la vue du soleil... Et parce que vous avez fait blasphémer le nom du Seigneur par ses ennemis, l'enfant (qui vous est si cher) mourra de mort². »

Tout s'accomplit de point en point. Absalon fit éprouver à David tous les maux, et tous les affronts que le prophète avait prédits. David, jusque-là toujours triomphant et les délices de son peuple, fut contraint de prendre la fuite à pied avec tous les siens, devant son fils rebelle; et poursuivi dans sa fuite à coups de pierres, il se vit réduit à souffrir les outrages de ses ennemis, et, ce qu'il y a de plus déplorable, à avoir besoin de la pitié de ses serviteurs. Le glaive vengeur le poursuivit. Jeté de guerre civile en guerre civile, il ne se put rétablir que par des victoires sanglantes, qui lui coûtèrent le sang le plus cher³.

Voilà l'exemple que Dieu fit d'un roi qui était selon son cœur, et dont il voulait rétablir la gloire par la pénitence.

VI^e PROPOSITION.

Exemples des châtiments rigoureux. Saül : premier exemple.

« Qui voulez-vous que j'évoque d'entre les morts? » disait l'enchanteresse que Saül consultait à la veille d'une bataille⁴. « Évoquez-moi Samuel, répondit ce prince. Qui voyez-vous? » Je vois comme des dieux (quelque chose d'au-

Il ne faut ni réflexion ni commentaire. Les rois, comme ministres de Dieu, qui en exercent l'empire, sont avec raison menacés, pour une infidélité particulière, d'une justice plus rigoureuse, et de supplices plus exquis. Et celui-là est bien endormi, qui ne se réveille pas à ce tonnerre.

IV^e PROPOSITION.

Les princes ne doivent jamais perdre de vue la mort où l'on voit l'empreinte de l'empire inévitable de Dieu.

« Je suis un homme mortel comme les autres. » C'est ainsi que la Sagesse éternelle fait parler Salomon². « Je suis fils de ce premier homme qui a été formé de terre; et j'ai été fait chair (c'est-à-dire l'infirmité même) dans le ventre de ma mère, qui m'a porté dix mois. J'ai été composé de sang; sorti d'une race humaine parmi le trouble des sens, dans une espèce de sommeil. » Ma conception n'a rien que de faible. « Ma naissance m'a jeté et comme exposé sur la terre : j'ai respiré le même air que tous les autres mortels, et comme eux j'ai commencé ma vie en pleurant; on m'a nourri dans des langes avec de grands soins. Les rois n'ont point un autre commencement : tous les hommes ont entré dans la vie de la même manière, et ils la finissent aussi par un même sort. »

C'est la loi établie de Dieu pour tous les mortels : il sait égaliser par là toutes les conditions. La mortalité, qui se fait sentir dans le commencement et dans la fin, confond le prince et le sujet, et la fragile distinction qui est entre deux est trop superficielle et trop passagère pour mériter d'être comptée.

¹ Sap. VI, 2, 3, 4 et seq.

² Ibid. VII, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

¹ II. Reg. XII, 7, 8 et seq.

² Ibid. 14.

³ Ibid. XV, XVI, XVIII, XX.

⁴ I. Reg. XXVIII, 11 et seq.